

# Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Camfranc, M du**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 156

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250159>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

# LE PAYS

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

LE PAYS 28<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

28<sup>me</sup> année LE PAYS

## Inventions problématiques

A propos des accidents de chemins de fer qui se sont répétés à si bref intervalle, dans plusieurs pays, ces temps-ci, le chroniqueur scientifique des *Débats* fait observer que malgré tout, les déraillements sont rares et échappent en général à toutes les prévisions. Quand la voie est solide, que les machines ont leur stabilité bien calculée, il n'y a guère de probabilité de déraillement. La grande vitesse diminue souvent les mouvements de roulis et de tangage des machines et les chances d'accident. Mais il est clair que le tassement des traverses, la mobilité des rails peuvent échapper quelquefois aux yeux les plus attentifs, surtout quand ils viennent à se produire inopinément. Dans notre système de transport, par voie ferrée actuelle, il sera toujours difficile de se prémunir d'une façon absolue contre un fléchissement de la voie sous l'influence du travail intérieur du sol ou d'un trafic considérable.

Le problème est différent quand il s'agit des collisions comme dans l'accident de Choisy-le-Roi. Là c'est l'agent qui est en défaut ou l'automatisme du signal qui est en faute ; généralement, c'est l'agent. Une minute d'absence, et c'est la catastrophe irrémédiable. Un homme qui n'est pas du métier, bien entendu, nous envoie une recette simple contre les collisions. Pourquoi, dit-il, y a-t-il collision ? Parce que le train tamponneur n'est jamais prévenu à temps de l'arrêt inattendu du train tamponné ; le signal n'a pas été fait ; la voie est libre et le mécanicien continue son petit bonhomme de chemin. Le réveil est dur et les responsabilités toujours difficiles à établir.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 55

LES

## Cantiques d'Yvan

PAR  
M. DU CAMFRANC

Son doigt s'appuya sur la gachette ; le bruit d'une détonation effraya les deux papillons. Ils s'éloignèrent des mugnets, et Boleslas tombant sur la face, râlant. Le malheureux s'était manqué, et la force lui faisait défaut pour ressaisir l'arme échappée à sa main défaillante. Il souffrait affreusement ; le sang coulait de sa blessure. Vainement il faisait de grands efforts pour se traîner jusqu'à l'arme : une seconde balle eût achevé son agonie. Toute sa figure, par moments, tressaillait de secousses nerveuses ; puis, affaibli par l'hémorragie, il perdit connaissance.

On peut, avec les freins actuels, arrêter un express en 200 mètres et l'on arrivera encore à mieux, à l'arrêt en 100 mètres. Il faudrait donc qu'un train fût couvert toujours sur 200 mètres, c'est-à-dire que, à 200 mètres de l'obstacle, un train fût toujours avisé de la présence d'un train en détresse. Eh bien ! dit mon inventeur, à tout train rapide, ajoutez une remorque de 200 mètres de long traînant un vagonnet. Ce vagonnet suivra toujours son train et marquera la limite dangereuse. Ce signal sera toujours visible en temps utile jour et nuit. Un rapide survient. Un train est en détresse ; son vagonnet-signal sera arrêté bon gré mal gré 200 mètres en arrière et le train suivant pourra encore stopper avant le contact ; il poussera le vagonnet, le brisera s'il le faut, et perdra encore pour cela même de la vitesse. C'est aussi simple que cela.

Mais c'est trop simple. Aux changements de voie, objectera-t-on, que deviendra le vagonnet protecteur ? Eh bien ! l'aiguilleur attendra la voie tout de suite après l'aiguillage, rencontrera le vagonnet et le pulvérisera ? Eh bien ! on veillera à ce que les distances soient maintenues... Et dans les courbes ? La remorque se tendra, brisera tout, enlèvera les signaux ordinaires ou tuera les cantonniers. — Eh, bien, on fera le câble rigide à tronçons articulés, pour épouser les contours de la voie, etc., etc. Mon inventeur à réponse à tout.

En ce qui me concerne, je ne trouve pas l'idée d'un signal lié au train et le couvrant à distance si impraticable que cela ! Mais je ne suis pas chef d'exploitation d'un chemin de fer... et puis vraiment l'idée est si simple qu'elle ne doit rien valoir du tout.

Longtemps il demeura dans ce fourré, caché aux yeux de tous. Les heures succédaient aux heures, le bois redevenait solitaire, les papillons s'étaient remis à voler sur les mugnets. Boleslas demeurait toujours inanimé sur la mousse verte, arrosée de son sang. Personne ne venait à son secours ; on ignorait qu'il râlait ses derniers souffles.

Bientôt la nuit allait descendre et envelopper le malheureux. Serait-ce la nuit noire éternelle ; et, plus jamais, ne reviendrait-il au jour ? Ses paupières étaient-elles à jamais closes, et à jamais glacé son visage livide plus pâle que la cire ?

Yvan avait prié, et le Seigneur avait prêté une oreille attentive aux ardentes prières du pauvre infirme, toujours résigné, toujours héroïquement soumis à la divine volonté, qui le condamnait à la souffrance. Yvan, ignorant la résolution désespérée de son pauvre père, affolé par le désespoir, avait composé, le jour même de la tentative de suicide, un pieux can-

## LA FILLEULE

Fils d'un cultivateur de Pierre-en-Bresse, Sylvestre avait bûché depuis l'âge de six ans. Quand il atteignit sa quinzième année, il partit pour la ville, entra comme employé chez un mercier, s'établit plus tard à son compte, et après une fortune faite assez vite, il vint, encore jeune, se retirer dans son pays natal.

Petit, le teint fleuri, l'œil gai, il fut recherché en mariage ; mais Sylvestre, qui était un original, fit la sourde oreille et resta garçon.

La solitude lui pesait cependant. Or, il advint qu'un jour, ne prenant conseil que de son cœur, il adopta sa filleule, une petite abandonnée, malingre, boiteuse, mais d'une si douce figure, qu'elle paraissait presque jolie.

Il la nomma Mamette.

L'enfant devint en quelques années une jeune fille accomplie, soignant et aimant son parrain de tout son cœur, si bien qu'on disait bien haut dans le village, que si elle trouvait un mari, Sylvestre lui ferait une grosse dot.

Les soupireux ne manquèrent pas, comme bien vous le pensez. Le fils du pharmacien, le bouillant Achille Godaro, un gros garçon de vingt-cinq ans, se mit sur les rangs.

Le charcutier, un jeune gars haut en couleur, posa également sa candidature.

C'étaient deux bons partis. Godaro avait une pharmacie qui faisait des affaires d'or. Quant à Célestin, sa boutique de charcuterie allait son petit train.

Sylvestre dit un jour à sa filleule :

— Te voilà en âge de te marier, Godaro et

tique plein de poésie et de charme, et la Vierge de Lourdes, aux célestes accents, qui la célébraient, avait jeté un regard de miséricorde sur le malheureux à l'agonie. La prière d'Yvan était confiante, jamais lassée, et ces prières-là, un jour ou l'autre, sont toujours exaucées.

Lorsque le comte de Ruloff revint à lui et ouvrit les yeux, il était couché sur un lit d'hôpital : un agent de ville, l'ayant trouvé râlant sur la mousse, l'avait fait transporter à l'hôpital le plus voisin. On ignorait totalement quel était ce désespéré, qui ne portait, sur lui, ni indication de nom, ni d'adresse. Boleslas était arrivé, à cet asile de la charité, étendu sur une civière. Les soins les plus intelligents avaient été donnés à cet homme, dont le poumon était atteint. Mais, depuis qu'il avait entendu l'air s'échapper en sifflant, avec une mousse sanglante de la petite blessure, qu'il rapportait, comme une fleur rouge, au-dessus du cœur, comme les œillettes couleur de pourpre, dont il paraît sa boutonnière au temps passé de son élégance, le comte de Ruloff se sentait perdu.

Célestin demandent la main, et ils l'aiment tant et tant, qu'ils en dépérissent tout les deux. Choisis.

L'enfant, qui n'aimait ni l'un ni l'autre, ne répondit pas tout d'abord.

— Réfléchis, Mamette. Godaro est bien de sa personne, il reprendra la boutique de son père; quant à Célestin, nul, à dix lieues à la ronde, ne fait mieux la saucisse et le boudin. C'est une célébrité dans son genre! Voyons, lequel prends-tu?

— J'épouserai Godaro, dit Mamette.

— Va pour Godaro, il te plaît?

— Oui, parrain.

— Eh bien! c'est une chose conclue, arrêtée, il viendra demain, faire sa cour; je vais de ce pas lui annoncer la bonne nouvelle et congédier Célestin qui rôde depuis ce matin sur la route.

Et, tout guilleret, Sylvestre s'en fut en chantonnant.

Le choix de la jeune fille fit grand bruit. Célestin, qui était jaloux et ombrageux, chercha chicane à Godaro fils.

D'injures en injures, ils en arrivèrent aux coups. Célestin ne fut pas le plus fort; il eut l'œil poché pendant huit jours.

Malgré tout, le mariage fut décidé. Cependant, il restait une point à éclaircir.

Quelle serait la dot de Mamette? Sylvestre éludait toujours la question. Plus tard, disait-il, on verra!

— La petite est la seule héritière du vieux, pensait Godaro, et la cérémonie du mariage fut tout de même arrêtée.

\* \*

Un grave événement survint. La sœur de Sylvestre, qui habitait Dôle mourrut laissant deux orphelines; Thasie, qui avait dix-huit ans, et Céleste qui en comptait vingt.

Sylvestre partit pour l'enterrement et revint à Pierre escorté de ses deux nièces, dont il était désormais le seul protecteur.

Hargneuses et méchantes, ces demoiselles prirent vite l'habitude de commander. Elles se donnèrent des allures de riches héritières, et certes, l'oncle n'aimait pas ces mijaurées orgueilleuses, infatuées de leur petite personne; il préférerait Mamette, toujours si tendre, si douce avec lui.

Depuis l'arrivée des deux sœurs, la vie de l'enfant était bien changée; d'abord, elle avait eu à subir leurs quolibets, puis il lui avait semblé que son fiancé ne venait plus aussi souvent la voir, et de méchants propos lui avaient appris qu'il faisait un brin les yeux doux à Thasie.

A cette première heure de la matinée, on mettait de l'ordre dans la salle. Entre chaque lit, la brosse, sur le plancher ciré, faisait luire des rayons clairs; sur les oreillers, renflés et blancs, les têtes reposaient apaisées, car les malades avaient reçu le soulagement de la bande nouvelle ou de la potion calmante?

Pour le comte de Ruloff, il n'y avait guère de soulagement possible. L'aveugle démente, qui l'avait poussé au suicide, ne le soutenait plus. A l'accès de délire halluciné succédait une sorte de stupeur. faite moitié d'étonnement, moitié d'épouvante. Comment avait-il pu diriger, contre lui-même, une arme meurtrière?

Sur les rangées de lits de cette salle d'hôpital, sur les murs blanchis, sur les infirmiers qui allaient et venaient, sur le médecin qui, entouré des internes, s'arrêtait, tour à tour, devant chaque malade. Boleslas promenait le long regard désespéré de ceux qui vont quitter la vie, qui croyaient ne plus l'aimer, qui découvrent, subitement, qu'ils l'aiment encore. Elle leur échappe et ils veulent s'y cramponner.

En effet, Godaro, finaud comme un bon Bressan, ayant su, chez le notaire, que Thasie et Céleste étaient désormais les seules héritières de Sylvestre, s'était surnoisement retiré.

Mamette souffrit quelques jours de cet abandon, puis elle se consola.

— Ce polisson ne voulait que ton argent, dit Sylvestre; l'arrivée de mes nièces a changé ses projets; on assure, au village, qu'il adore Thasie, mais patience, on verra bien qui rira le dernier.

Il s'en fut chez le pharmacien, et le prenant à part

— Le bruit, court au pays, que vous aimez Thasie, lui dit-il.

— Je l'adore.

— Eh bien! épousez-là, mon garçon. Mamette ne vous en gardera pas rancune.

Godaro devint rouge de plaisir.

— Vous pouvez, dès aujourd'hui, faire votre cour à ma nièce, c'est une chose entendue.

Le même jour, il s'en fut chez Célestin:

— Thasie épouse Achille, veux-tu te marier avec Mamette, pour laquelle tu t'es battu?

— Hélas!

— Voyons, parle?

— Je ne l'aime plus.

— Alors, je n'ai plus rien à faire ici.

— Attendez, dit le charcutier, je n'ai pas dit que je n'aimais personne!

— Voyons, qui aimes-tu alors? M<sup>me</sup> Céleste! Bon, bon, Godaro, et toi, vous êtes deux heureux mortels, tu seras mon neveu.

— Me voici enfin débarrassé de mes nièces, pensa l'oncle, en se frottant les mains.

Thasie et Céleste se marièrent, puis deux ans après l'oncle Sylvestre mourut.

\* \*

Il faisait un temps superbe, un de ces jours où il semble qu'il pleut du soleil. Tous les habitants du village étaient aux champs.

Godaro et Célestin seuls sont restés près du vieux qui vient de s'éteindre. Dans le grand silence de la chambre mortuaire, il n'osent se communiquer leurs impressions.

Godaro dit enfin à Célestin:

— Je sais bien ce que tu penses, toi.

— Moi aussi, bien sûr.

— Tu songes au magot, dit-il en étendant la main vers l'armoire à linge.

— Il faudrait voir...

— Le testament, hein?

Célestin devint cramoisi.

— Si nous étions déshérités, tout de même. Cette boîteuse me trotte par la cervelle.

Il souffrait beaucoup, il respirait avec peine, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

Le médecin venait de s'approcher, et le moribond joignit ses deux mains comme pour supplier celui qui connaît les remèdes qui guérissent parfois; et péniblement, il bégaya:

— Sauvez-moi... Sauvez-moi; j'ai voulu mourir, mais je ne veux plus.

Lelinge, qui bandait sa poitrine, s'était de nouveau imbibé de sang. C'était une reprise de l'hémorragie, et les mains de l'agonisant commençaient un mouvement continu et lent comme pour recueillir quelque chose sur les draps.

Le médecin se tourna vers le groupe d'internes et murmura très bas:

— Tout sera fini demain.

Et la religieuse, qui d'un pas doux et lent, courait la salle, comprit qu'il était temps de faire administrer, au pauvre blessé, les derniers sacrements.

(La suite prochainement).

— Cherchons le testament,  
— Il faut la clef de l'armoire.

— Elle est sous l'oreiller du vieux; moi, je vais la prendre.

Ce qui fut dit fut fait. Aussitôt en possession de la clef, Godaro ouvrit le meuble et fouilla. Pas d'argent, rien qu'un pli cacheté bien en évidence sur une pile de draps.

Il le prit, déchira l'enveloppe, et riait nerveusement:

— Ah! dit-il, le gueux nous déshéritait au profit de Mamette.

Puis après avoir lu et relu les dernières volontés du vieillard, ils brûlèrent le testament.

Huit jours après, les héritiers reçurent un avis du notaire qui les convoquait ainsi que Mamette dans la maison du défunt.

— Cette fille est une étrangère, dit Thasie, en apercevant Mamette.

— L'héritage nous revient de droit, répliqua Céleste.

— C'est ce que nous allons voir, dit le notaire, en posant sur la table une boîte qu'il ait tout d'abord dissimulée sous son bras.

En jetant autour de lui un regard narquois:

— Messieurs et dames, dit-il, a, prochez-vous tous, votre oncle va parler.

— Il va venir exprès de l'autre monde, dit Godaro.

— Voyez cette boîte, examinez-la bien, messieurs, elle est du plus beau travail — c'est du bois de rose.

— L'objet m'intrigue, dit Godaro, en posant le bras de Célestin. Un autre testament serait-il dans cette boîte?

Le notaire, qui comprenait quelque peu la pensée des neveux de son client, prenait son temps et jouissait d'avance du coup de théâtre qui se préparait.

— Ce coffre renferme des diamants, pensait Thasie.

Des valeurs au porteur, dit Céleste. C'est sûrement une grosse surprise.

— Votre oncle était un original, répliqua le notaire. — De l'exposition, il a rapporté ce phonographe; — c'est en effet une grosse surprise, ajouta-t-il en l'ouvrant doucement

Chacun se précipita pour voir, et recula épouvanté.

De la boîte une voix railleuse s'élevait, celle de l'oncle, si pareille, si pareille que tous les héritiers se signèrent.

Le phonographe disait:

— J'ai mis mon testament dans mon armoire; si mon notaire ne le trouve pas, c'est que mes héritiers l'auront volé; ayant prévu le cas, le double est déposé chez M. le curé.

Or, pour vous montrer que je n'oublie personne, je viens de l'autre monde, où je suis fort bien, confirmer verbalement mes dernières volontés.

ARTICLE PREMIER

A mes neveux désintéressés et bien-aimés je lègue mes deux nièces, Thasie et Céleste.

ARTICLE II

Je donne toute ma fortune à ma petite Mamette, à seule fin qu'elle trouve un mari.

Au village, on croit encore à la résurrection de l'oncle Sylvestre.

REVUE POPULAIRE SUISSE.

## Aux champs

Travail comparé des chevaux et des boeufs. — Un type de croisement — Cendres de houille.

On ne saurait adopter sans réserve l'opinion, cependant courante, de ceux qui déclarent